

L'engagement du personnel infirmier durant l'épidémie de grippe espagnole de 1918–1919

Victimes de leurs bons soins

Le personnel infirmier et médical a été particulièrement touché par l'épidémie de grippe espagnole qui a fait des millions de morts entre 1918 et 1919. Le risque d'être infecté durant les soins était élevé et les décès parmi les soignants n'étaient pas rares.

Texte: Sabine Braunschweig

En 1918 et 1919, la plupart des personnes souffrant de la grippe étaient soignées à domicile. Seules les personnes victimes de complications ou n'ayant pas de famille étaient admises à l'hôpital. Ceux qui en avaient les moyens engageaient une infirmière

pour vivre dans la maison du malade et s'occuper de lui jour et nuit. Lina Weber, diaconesse de 61 ans de Riehen (Bâle), assurait ainsi principalement des soins infirmiers dans le domaine privé. Entre début septembre 1918 et début janvier 1919, elle a travaillé au service

de huit familles de patients touchés par la grippe espagnole. Entre ses missions, elle retournait durant quelques jours à Riehen pour récupérer.

Des infirmières laïques étaient également actives dans les soins infirmiers privés. En de nombreux endroits, la



Groupe de Sourciennes posant pour le photographe, après la distribution des médailles militaires reçues pour honorer leur travail et leur courage pendant l'épidémie de grippe espagnole, en novembre 1919.

Archives Fondation La Source



«La commune de Chexbres reconnaissante», médaille décernée à Hélène Pettavel, pour son engagement durant l'épidémie de 1918.

Archives Fondation La Source

Croix-Rouge suisse (CRS) et l'Alliance suisse des gardes-malades (l'ancêtre de l'ASI) mettaient les infirmières en contact avec les familles.

Pendant l'épidémie de grippe, la demande a largement dépassé le nombre de soignants disponibles. Pour cette raison, du personnel auxiliaire et des samaritains ont été déployés. Afin de rafraîchir et d'approfondir leurs connaissances sur la prise en charge des patients atteints par la grippe, la CRS a organisé à Berne des cours sur les soins à domicile.

Prise en charge de la grippe

Des infirmières avaient été formées pour traiter des maladies infectieuses telles que la rougeole, la scarlatine et la variole. En 1915, la septième édition du manuel de soins infirmiers de Friedrich Brunner, médecin-chef du département de chirurgie de l'Hôpital des Diaconesses de Neumünster (Zurich), relève que la grippe débute par un grand sentiment de faiblesse, d'épuisement et une forte fièvre, accompagnée généralement par un catarrhe des voies respiratoires, mais que le système digestif

pulmonaire, les suppurations, l'empoisonnement du sang, les symptômes nerveux ou encore la maladie du sommeil. Le

médecin précise qu'il est possible qu'apparaissent soudainement des douleurs à la tête et au cou suivies de vertiges, de vomissements, de fièvre, puis des raideurs au niveau du cou et du dos, jusqu'au décès peu de temps après. Afin d'éviter l'infection, il est recommandé aux soignants de faire attention à ce que les patients ne toussent pas sur eux.

L'observation joue un rôle majeur pour fournir les soins appropriés. Si l'aspect physique d'une personne malade change, que les traits deviennent plus anxieux, cela signifie selon un autre manuel que l'individu est en danger. L'ouvrage précise qu'un signe inquiétant est un visage gonflé, rougi, violacé ou aux lèvres cyanosés. Un regard indifférent, des yeux vitreux, des changements dans la couleur de la peau et des sueurs froides sont également jugés préoccupants. La mesure de la température corporelle, du pouls et de la respiration figurent parmi les tâches infirmières recensées par le manuel. Il recommande des compresses froides sur la tête et, en cas de forte fièvre, de plonger la pièce dans l'obscurité. Si le patient frissonne, il doit pouvoir disposer d'un lit chaud, avec des bouillottes et des boissons chaudes: du thé au lilas ou au tilleul ou encore de la limonade chaude. L'enveloppement à sec ou les bains d'air chaud au lit étaient aussi des possibilités.

Les soins dans les hôpitaux

En raison du grand nombre de malades, les hôpitaux devaient faire face à des limitations en matière d'espace et de personnel. La situation était aggravée par le fait que l'armée suisse avait besoin d'infirmières pour soigner les soldats malades dans les casernes et les structures hospitalières mises sur pied pour les membres de l'armée.

Sur ordre du médecin de l'armée, les 24 détachements de la Croix-Rouge étaient prêts à intervenir et les écoles d'infirmières avaient mis à disposition des

PROPHYLAXIE

Aucun remède efficace

Le rédacteur en chef de *Blätter für Krankenpflege* soulignait à l'époque qu'aucun remède n'était efficace contre la grippe espagnole, ni l'alcool ni les nombreux «gargarismes, tabac à priser, poudres, etc.» Ceux-ci ne bénéficiaient qu'«à la bourse du vendeur» et n'étaient bons qu'à «rassurer les esprits anxieux». Même les masques protecteurs n'arrêtaient pas les germes de la grippe. Bon nombre des mesures discutées – telles que l'interdiction de réunion ou la fermeture d'entreprises une heure plus tôt que d'ordinaire – visaient à montrer au public que les autorités n'étaient pas inactives. D'autre part, la vaccination des personnes en bonne santé «avec des cultures de bactéries grip-pales tuées» avait pour but de «stimuler l'organisme pour former des antidotes». Comparable à la vaccination contre la variole, cette méthode avait des chances de succès. La prophylaxie la plus sûre, mais aussi la plus dangereuse, était de passer par la maladie, ce qui entraînait une immunité plus ou moins permanente. Il est probable qu'un tiers de la population suisse ait été immunisé de cette manière, mais au prix de grands sacrifices.



services de santé plusieurs dizaines de détachements d'infirmières (lire encadré page XX). Des samaritains spécialement formés devaient les remplacer dans les hôpitaux.

Dans le numéro de *Blätter für Krankenpflege* (l'ancêtre de *Soins infirmiers*, qui n'existait alors qu'en allemand) de septembre 1918, Anna von Segesser – qui devint plus tard rédactrice en chef de la revue – décrit la difficulté de son travail et les tourments des patients d'un hôpital militaire provisoire: «Toutes des personnes fiévreuses qui luttèrent contre des souffrances insupportables; des médecins qui travaillaient dur, du matin au soir, souvent la nuit, pour accomplir un travail souvent insurmontable; des infirmières, soutenues par les gardes, s'évertuant à les suivre partout pour étancher la pénible soif

La situation était aggravée par le fait que l'armée suisse avait besoin d'infirmières pour les soldats malades.

est rarement affecté. Dans les cas simples, la fièvre disparaissait après quelques jours, mais les complications et maladies secondaires étaient dangereuses. Sur ce point, Brunner cite l'insuffisance cardiaque, l'inflammation

induite par la fièvre, changer le linge, amener à leur lit les nouveaux venus, écrire à leurs proches. On nous amenait de plus en plus de patients, à toute heure du jour et de la nuit, tous avec les mêmes symptômes de forte fièvre et les yeux fortement rougis. (...) Ce n'était plus l'humeur confiante avec laquelle les sœurs accueillaient des patients gravement malades ou en situation d'urgence. L'optimisme, la croyance en la nature victorieuse étaient obscurcis par les expériences que nous faisons chaque jour.»

L'«ange blanc»

Avant que l'épidémie de grippe ne commence, le personnel infirmier subissait déjà des conditions de travail éprouvantes, faites de longues heures de travail, entrecoupées de rares jours de congé et vacances, avec des salaires

médiocres et une absence de sécurité sociale en cas de maladie ou de vieillesse. Mais le personnel n'a pas voulu s'attaquer à ces problématiques, car il ne considérait pas l'activité infirmière comme un simple gagne-pain mais comme une vocation. Cette image idéale d'«ange blanc» avait toutefois un revers: l'état de santé de nombreuses infirmières était mauvais, l'épuisement permanent causé par la surcharge physique et mentale réduisait la résistance aux maladies infectieuses. La tuberculose endémique était ainsi virulente chez les soignantes. Lorsque l'épidémie de grippe espagnole a commencé à se propager, elle a rencontré un personnel affaibli par la guerre, une situation économique précaire et des conditions de travail difficiles – que la grippe rendait de surcroît encore plus dures.

L'ASI au front

L'ASI disposait depuis peu d'une maison de repos à Davos – le Davoserheim ou Foyer de Davos. Elle gérait ce lieu et plus tard le Chalet Sana afin d'offrir aux membres de l'association ayant besoin de repos la possibilité de retrouver la santé à la montagne, avant de reprendre le travail.

Le président de l'ASI, le médecin Carl Ischer, était aussi secrétaire général de la Croix-Rouge suisse et rédacteur en chef de la revue de l'association. Il soutenait le personnel soignant de bien des manières. Il a ainsi demandé à l'Office fédéral de la santé publique que le personnel infirmier reçoive gratuitement des examens microscopiques, en particulier des analyses bactériologiques. Carl Ischer a aussi prié l'Office fédéral de la nutrition de classer les infirmières parmi les «travailleurs de force durant



Un hôpital militaire mis sur pied dans la Tonhalle de Zurich.

Association pour le bien des soldats.

l'épidémie de grippe» et de leur fournir des cartes alimentaires supplémentaires – une alimentation adéquate devait augmenter leur résistance. A Bâle, les infirmières des hôpitaux civils, militaires et d'urgence avaient droit à un supplément de cent grammes de pain par jour pendant toute la durée de l'épidémie.

Infectées durant leur travail

Malgré ces mesures destinées à protéger les infirmières, beaucoup sont tombées malades et certaines n'ont pas survécu. Des notices nécrologiques comme celle



L'épidémie a rencontré des infirmières affaiblies par la guerre, la précarité et des conditions de travail difficiles.



du 5 octobre 1918 dans le National-Zeitung étaient fréquentes: «Le 4 octobre, dans l'après-midi, vers 15h45, l'infirmière Margrit Bosshardt de Bâle a succombé à l'Hôpital des bourgeois à une courte et grave maladie. Elle est décédée victime de l'exercice fidèle de ses fonctions d'infirmière.» La journaliste de la section bâloise de l'ASI écrivait en février 1919 dans la revue de l'association: «Nos pages recensent un deuil après l'autre ces derniers mois. Nous vivons une époque grave; la grippe a privé notre association de tant de forces dévouées.»

L'auteure

Sabine Braunschweig est historienne et formatrice d'adultes en histoire sociale, à Bâle. Plus d'informations sur www.sozialgeschichte-bs.ch.

A ce jour, aucune statistique n'est disponible sur le nombre de soignants qui sont tombés malades de la grippe et n'y ont pas survécu. Le nombre de morts dans l'armée est en revanche connu. Sur les 742 infirmières mobilisées, 69 ont perdu la vie, soit près de dix pourcents. La maison des diaconesses de Riehen perdit neuf infirmières. La plupart d'entre elles étaient des jeunes femmes âgées de 22 à 35 ans, infectées dans l'exercice de leurs fonctions. Ida Tobler, 27 ans, ne travaillait à l'orphelinat que depuis huit jours lorsqu'elle tomba malade et mourut le 25 novembre 1918. D'après un questionnaire médical rempli lors de son entrée à la sororité de Riehen en 1914, elle ne présentait aucune autre pathologie qu'une «anémie légère». Lina Aebersold, elle, souffrait d'un problème cardiaque et a échangé son service au bloc opératoire de l'Hôpital de Langnau contre un travail en chambre d'hôpital. Lorsqu'elle tomba malade de la grippe en octobre 1918 et qu'une pneumonie s'ajouta à son état, ses forces n'étaient plus suffisantes. Elle mourut une semaine plus tard, à l'âge de 33 ans.

Les mesures officielles

Compte tenu de la gravité de la grippe, le Conseil fédéral élargit la base juridique permettant de combattre les épidémies présentant un danger général et décida de verser des contributions fédérales aux personnes touchées par l'épidémie. Le nouvel article législatif prévoyait des dispositions pour les médecins, infirmières et désinfecteurs chargés de l'exécution des mesures officiellement prescrites ou du traitement des malades internés ou hébergés dans des maisons d'isolement et qui tombaient malades à leur tour. Ces professionnels avaient droit à un traitement et à des soins gratuits ainsi qu'à une allocation maladie appropriée. Les médecins recevaient quinze francs par jour et le reste du personnel cinq francs. En cas d'invalidité ou de décès, 15000 et 5000 francs étaient prévus pour les personnes à charge survivantes.

Bien que le personnel soignant soit allé au bout de ses forces lors de l'épidémie de grippe espagnole, cet engagement sans faille n'a pas permis d'améliorer

UN NOM TROMPEUR

La grippe n'avait rien d'espagnol

L'Espagne est l'un des premiers pays à avoir parlé de l'épidémie dans les médias, d'où le qualificatif de grippe «espagnole». En pleine guerre, la plupart des Etats se sont d'abord montrés réticents à évoquer ce mal qui décimait les régiments. On estime aujourd'hui que la maladie était d'origine aviaire et serait née en Chine avant de s'adapter à l'homme. Le plus ancien foyer de grippe espagnole était un camp militaire américain. L'épidémie a vraisemblablement gagné l'Europe par bateau lors des transports de troupes militaires. Responsable de 25 millions de mort, la grippe espagnole a été près de trois fois plus meurtrière que la Première guerre mondiale.

En Suisse, 40 à 80 pourcents des soldats mobilisés à la frontière jurassienne tombèrent malades. Ce sont d'ailleurs les jeunes adultes qui étaient les plus vulnérables et qui moururent le plus de la grippe. Les 742 infirmières mises à disposition par la Croix-Rouge suisse étaient issues principalement de l'école lausannoise de La Source (à hauteur de 215 infirmières) et de celle du Lindenhof de Berne (173 infirmières). (abr)

Pour en savoir plus:

<https://histoire.redcross.ch> > lutte contre la grippe espagnole

leurs conditions de travail. L'idéal de l'infirmière altruiste et dévouée a perduré durant des années – même au détriment de leur santé.

Ce texte est basé sur l'article suivant: «Opfer treuer Pflichterfüllung» – Der Einsatz des Pflegepersonals bei der Grippeepidemie in Basel 1918 und 1919, paru dans le Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde 114 (2014), pages 143-165.



Les références en lien avec cet article peuvent être consultées dans l'édition numérique sur www.sbk-asi.ch/app